



L'Oiseau Noir et le Géant Vert

L'OISEAU NOIR ET LE GÉANT VERT

I



Il y avait une fois un roi et une reine. La reine, qui se nommait Santorée, méritait, par les grâces de sa personne, par celles de son esprit, et surtout par la tendresse de son cœur, toute l'affection que Gris-de-Lin, son mari, avait pour elle. Ce prince était d'autant plus aimable, qu'il avait conservé sur le trône toutes les vertus et les agréments d'un particulier; aussi l'on ne peut douter qu'une fée n'eût présidé à sa naissance. En effet, cette fée, après avoir

évoqué tous les parents morts de Gris-de-Lin, avait pris de chacun d'eux une vertu aussi bien qu'un agrément pour former le caractère de ce prince; mais malheureusement elle lui donna une dose de tendresse un peu trop forte : les malheurs des honnêtes gens n'ont presque point d'autre principe.

Quoi qu'il en soit, jamais prince ne fut d'abord plus heureux que Gris-de-Lin. Il aimait, autant que l'on peut aimer, un objet digne de son amitié : cet aimable objet répondait parfaitement à sa tendresse; de plus, il était roi d'un fort beau royaume. Mais les faveurs de la fortune ne peuvent être d'une fort longue durée. La belle Santorée mourut en donnant le jour à une fille charmante, que l'on nomma Nonchalante.

Sans la petite Nonchalante, rien au monde n'aurait pu déterminer le roi à survivre à son épouse, si tendrement aimée. S'il consentit à vivre, ce fut avec une si grande tristesse, qu'il devint incapable de toute affaire.

La fée Lolotte se chargea de l'éducation de la petite princesse et de celle du prince Papillon, neveu de Gris-de-Lin, que l'on avait envoyé, presque au berceau, à la cour de son oncle, parce qu'il s'était trouvé orphelin.

Quoique l'on ne négligeât rien pour l'éducation de ces deux enfants, on ne put qu'adoucir en eux les défauts de la nature sans les détruire absolument. Nonchalante, belle et jolie, parfaitement bien faite, douée d'un esprit capable, montrait en toute circonstance un fond d'indifférence inexprimable. Papillon, au contraire, charmant aussi par

sa figure, abusait de sa vivacité : il s'occupait des moindres bagatelles, et passait d'une idée à l'autre avec une rapidité surprenante, se laissant aller à la moindre distraction.

Ces deux enfants, tout en se rendant justice sur leurs qualités, avaient cependant l'un pour l'autre un éloignement extrême, causé par l'opposition de leurs caractères; et cette antipathie devenait un obstacle invincible à leur mariage, que tout le monde désirait, et sur lequel on avait fondé les plus grandes espérances.



Papillon, qui avait beaucoup de partisans, sentit, quoique dans un âge encore peu avancé, les avantages qu'il pouvait tirer du parti qui se déclarait hautement en sa faveur; mais, soit qu'il fût déterminé par un sentiment

d'honneur à ne point faire tort à sa belle cousine, soit qu'il voulût satisfaire sa vivacité et sa légèreté naturelle, il forma le dessein de chercher les aventures et de voyager *incognito*. Aussitôt que cette idée se présenta à son esprit, il la mit à exécution. Heureusement pour lui, elle lui vint au moment où il était à cheval; car, s'il eût été à pied, peut-être ne se serait-il pas donné le temps d'en demander un à son écuyer : il partit donc sans avoir d'autre projet que celui de s'éloigner.

Ce départ inopiné mit tout l'état en rumeur, et l'on regretta généralement ce prince. Gris-de-Lin fut touché de cette perte : dès-lors, il concentra toutes ses affections sur la princesse sa fille. Celle-ci avait auprès d'elle la fée Lolotte qui la gâtait tout autant que si elle eût été sa grand-mère. Cette fée avait conçu pour Nonchalante, depuis le moment de sa naissance, une amitié mal entendue, souvent plus dangereuse que la haine. Gris-de-Lin s'en aperçut, et ne put s'empêcher d'en faire des reproches à la bonne Lolotte. Il la fit convenir de ses torts, et elle lui promit de ne plus nourrir l'indifférence de la princesse. En effet, elle tint parole, et depuis cet instant, la pauvre Nonchalante eut beaucoup à souffrir : on l'obligea de s'occuper du soin de sa parure, du choix de ses étoffes, et de la variété de ses plaisirs; mais plutôt que d'entrer dans le moindre détail, elle portait ses vieux habits, demeurait dans le plus grand négligé, et ne pensait jamais à se montrer en public ni à prendre aucune récréation.

On n'en demeura pas là : Gris-de-Lin voulut qu'on lui

parlât des affaires de son royaume, et qu'elle parût au conseil pour y donner son avis, afin de se mettre ainsi au fait du gouvernement. Alors, son palais, ses états lui devinrent à tel point importuns, qu'elle conjura Lolotte de la mener hors d'un pays où tout lui était devenu insupportable. La fée refusa d'abord avec beaucoup de fermeté de satisfaire cette fantaisie, mais que ne peuvent les larmes de la plus jolie enfant du monde, quand elle est aimée ! Lolotte lui accorda enfin sa demande, et sans lui faire quitter un canapé qu'elle préférait à toutes les commodités de son appartement, elle l'enleva, et la conduisit dans sa grotte. Ce second départ mit tout le royaume au désespoir, et Gris-de-Lin en fut aussi chagrin que possible.

Mais revenons maintenant à Papillon et à son voyage.

Quoique les états de Nonchalante fussent d'une grande étendue, le cheval du jeune prince eut assez de force pour les lui faire traverser d'une seule course; mais ce fut aussi tout ce qu'il put faire, car à peine était-il hors de la frontière, qu'il tomba harassé. Papillon fut donc obligé de marcher à pied, et quoique cette façon de voyager ne répondît point à sa vivacité, il fallut cependant s'y résoudre. Il se trouvait alors dans une forêt dont l'antiquité respectable inspirait une secrète horreur : il suivit un chemin qui lui parut assez fréquenté; mais malgré toute la diligence dont il était capable, il fut surpris par la nuit. Une petite lumière qu'il aperçut lui fit oublier sa lassitude : il voulut s'en approcher; mais plus il faisait d'efforts pour y parvenir,

et plus il lui semblait qu'elle s'éloignât; les inégalités du terrain et l'épaisseur du bois la dérobaient souvent à ses yeux. Quelle situation pour un prince extrêmement vif qui n'était jamais sorti de la cour, et dont par conséquent on avait toujours prévenu les désirs! aussi l'on peut dire qu'il subit cette contrariété avec une impatience extrême.

Enfin n'en pouvant plus de faim et de fatigue, il arriva au but vers lequel il dirigeait depuis si longtemps ses pas. C'était une méchante chaumière. Il y frappa rudement; une vieille femme lui répondit; mais comme elle ne venait pas assez promptement, il redoubla ses coups. La vieille cependant n'en allait pas plus vite, et disait toujours :

— Patience! patience!

Il l'entendait qui chassait son chat, dans la crainte qu'il ne sortît en ouvrant la porte : il distinguait clairement, par la conversation qu'elle avait avec elle-même, qu'elle retournait sur ses pas pour moucher sa lampe, puis, que s'apercevant qu'il ne s'y trouvait pas assez d'huile, elle revenait encore pour en remettre, tout en répétant sans cesse :

— Patience! patience!

Ce ne fut qu'après bien du temps que la porte s'ouvrit.

Le prince ne trouva dans cette cabane que l'image de la pauvreté, et pas la moindre apparence de nourriture; ce qui le mit au désespoir. Il témoigna à la bonne vieille son extrême fatigue et l'excès de son appétit; mais elle ne lui répondit rien autre chose que ce triste mot de *patience*.

Cependant, venant à l'examen des secours qu'elle pouvait lui donner :

— Vous aurez pour vous reposer, lui dit-elle d'un ton doux, cette botte de paille qui se trouve derrière la porte.

— Et de quoi manger? dit brusquement Papillon.

— Attendez: je vais cueillir des pois dans le jardin; nous les écossons tranquillement; ensuite, nous allumerons du feu; et puis, quand nous les aurons fait cuire, nous les mangerons tout à notre aise.



ECOSSE

— Et puis, et puis, je serai mort! ajouta vivement le prince.

— Dam! je ne vais pas plus vite, moi, reprit lentement la vieille, non sans ajouter encore, selon sa louable habitude : Prenez patience; tout vient à point pour qui sait attendre.

Ce langage n'était pas fait pour plaire à Papillon : aussi était-il dans un violent état d'irritation; mais il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Allons cueillir des pois, dit alors la bonne femme. Prenez cette lampe pour m'éclairer.

Le prince obéit. Quand les pois furent cueillis, on revint à la maison; mais alors il fallut les écosser, puis allumer le feu, et ensuite compter les pois, car la vieille ne voulut absolument en faire cuire que cinquante-quatre. Le prince eut beau lui représenter combien ce nombre était exigü, et combien un pois de plus ou de moins était de peu d'importance, il dut encore en passer par là. Lorsque les pois furent cuits, la bonne femme tira des balances d'une armoire, prit un petit morceau de pain, et se mit en devoir de le partager et de le peser; mais le prince impatienté le lui arracha des mains, et lui dit à son tour :

— Patience!

— Vous croyez plaisanter, lui dit la vieille toujours doucement; mais vous venez de m'appeler par mon nom, et vous apprendrez bientôt à me connaître.

Ils soupèrent cependant, et les vingt-sept pois qu'il eut pour sa part, joints à quelques verres d'une eau très claire, le restaurèrent à peu près. Ensuite il dormit du sommeil le plus tranquille sur la botte de paille qu'elle lui avait offerte.

Le lendemain au matin, elle lui donna pour déjeuner du pain bis et du lait qu'il mangea avec appétit. Puis il la pria de lui apprendre qui elle était.

— J'y consens, lui répondit-elle; mais cela sera bien long.

— Alors, reprit le prince, je vous en tiens quitte.

— Mais, continua la vieille, il faut à votre âge écouter les vieillards et vous accoutumer à la patience.

— Dites-moi seulement quel est le pays où je me trouve.

— Volontiers : vous êtes dans la forêt de l'Oiseau-Noir; c'est ici qu'il rend ses oracles.

— Un oracle! dit le prince : je vais le consulter.

Il voulut donner quelque argent à la vieille, qui le refusa; il le jeta alors sur la table et partit comme un éclair, sans avoir demandé son chemin. Il prit à tout hasard le premier sentier qui se présenta devant lui, et, toujours courant, il s'éloigna sans regret d'une maison où il avait reçu une si maigre hospitalité. Bientôt il aperçut, dans l'éloignement, un grand bâtiment qui dominait sur toute la forêt, et dont la couleur était sombre : il pensa que ce devait être le temple où se rendait l'oracle qui le faisait courir. Il marcha cependant encore longtemps, et ce ne fut que peu avant le coucher du soleil qu'il arriva aux grilles extérieures du palais, qui était environné de plusieurs enceintes. Quand il fut à la première porte, il lut sur le mur une inscription écrite en gros caractères, qui contenait ces mots : *Mortel curieux de connaître ta destinée,*